ÉTHIQUE DE LA TECHNOCRATIE : GÜNTHER ANDERS ET LE POSTULAT DE L'AUTONOMIE DE LA TECHNIQUE

Issouf CAMARA
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan - Côte d'Ivoire)
kameleny@gmail.com

Résumé

L'objet de cette étude n'est pas de légitimer une quelconque éthique de la technocratie mais de montrer jusqu'où la technique peut aller pour affirmer son autonomie et son statut de véritable Sujet de l'histoire. Réfutant la thèse de l'autonomie de l'homme défendue par Hans Jonas, Günther Anders formule une autre hypothèse basée sur le postulat de l'autonomie de la technique. La question est de savoir s'il est possible de fonder une éthique de la responsabilité dans un contexte où la technocratie impose ses propres impératifs catégoriques. Peut-on nier aujourd'hui l'évidence d'une transformation radicale de l'homme devenu homo technicus ? Au-delà des antinomies d'une écologie politique pratiquant la politique de l'autruche, notre réflexion porte sur les enjeux d'une anthropologie philosophique à l'époque de la technocratie, disons une « anthropologie négative » qui constate l'obsolescence de l'homme.

Mots clés : *autonomie, éthique, politique, responsabilité, technocratie*

Abstract

The object of this study is not to legitimize any ethics of technocracy but to show how far technology can go to assert its autonomy and its status as a true subject of history. Refuting the thesis of a human autonomy defended by hans Jonas, Günther Anders formulates another hypothesis based on the postulate of the autonomy of tehnology. The question is whether it is possible to found an ethics of responsibility in a context where technocracy imposes its own categorial imperatives. Can we deny today the evidence of a radical transformation of human being who has become homo technicus ? Beyond the antinomies of a political ecology practicing ostrich politics, our reflection concerns the stakes of a philosophical anthropology at the time of technocracy, let's say a « negative anthropology » which notes the obsolescence of man.

Keywords : *autonomy, ethics, politics, responsibility, technocracy*

Introduction

La formulation « éthique de la technocratie » signifie que la technique, jouissant désormais d'une certaine autonomie et se prévalant de son statut de Sujet de l'histoire, s'est dotée de sa propre éthique, disons ses

propres « impératifs moraux ». « Ces impératifs sont presque partout en vigueur, presque partout acceptés, tout en n'étant bien sûr jamais formulés, puisque, par principe, la technique ne divulgue pas ses secrets » (Anders, 2011 :287). On peut objecter que cette éthique technocratique est immorale et secrètement dissimulée, qu'elle n'est pas à proprement parler une éthique. Quoi qu'il en soit, cette éthique semble avoir pris une longueur d'avance, imposant ses impératifs catégoriques, ignorant royalement les prescriptions ou les injonctions de l'éthique conventionnelle. « C'est de la technique que viennent les impératifs moraux d'aujourd'hui ; et ceux-ci ridiculisent les postulats moraux de nos aïeux, pas seulement ceux de l'éthique individuelle, mais aussi ceux de l'éthique sociale. Ces nouveaux impératifs sont effectivement suivis à la lettre » (Anders, 2011 :17).

Dans un tel contexte, Günther Anders reste « persuadé que vouloir fonder une nouvelle éthique serait une "entreprise utopique"» (David et Röpcke, 2004:198). Il s'oppose donc aux utopies (Bloch) et aux tentatives visant à formuler une éthique pour la civilisation technologique (Jonas). Si la fondation éthique de Jonas avait suscité beaucoup d'espoir, force est de reconnaître que l'application ou la réalisation politique du Principe Responsabilité est devenue problématique. Selon Anders, l'éthique jonassienne fondée sur « l'heuristique de la peur » n'est pas en mesure de conjurer le mal et anticiper la menace d'une catastrophe écologique. Les désaccords entre Jonas et Anders sont donc révélateurs des antinomies de l'écologie politique, notamment sur la question de l'autonomie de la technique. Anders réfute la thèse de l'autonomie de l'homme, défendue par Jonas, et lui oppose l'hypothèse d'une autonomie de la technique confirmée par Jaques Ellul : « Il n'ya pas d'autonomie de l'homme possible face à l'autonomie de la technique » (Ellul, 1990 :121).

La question est de savoir s'il est possible de renverser le nouvel ordre mondial fondé sur la technocratie et qui rend caduque toute fondation éthique. Face à cette question, Günther Anders ne voit d'autre alternative que celle d'une éthique de la résistance. Autrement dit, la seule liberté qui nous reste est celle de résister à la technique moderne qui s'emploie à nous évincer de notre statut de sujet de l'Histoire. Notre démarche consiste d'abord à exposer la question de l'autonomie de la technique, une question considérée comme la pomme de discorde entre Jonas et Anders. L'enjeu de ce débat porte sur la possibilité ou plutôt l'impossibilité de fonder l'éthique. Alors que Jonas s'appuie sur la thèse

de l'autonomie de l'Homme pour fonder le « principe responsabilité », Anders s'emploie à réfuter cette thèse en lui opposant l'hypothèse de l'autonomie de la technique. Ce qui nous conduit au deuxième moment de notre réflexion qui porte sur l'intronisation de la technique comme Sujet de l'histoire et la nécessité de résister à une technocratie totalitaire qui impose ses propres impératifs catégoriques.

1. La question de l'autonomie de la technique moderne : Jonas et Anders

En déclarant dans le *Principe responsabilité* que «Le Prométhée définitivement déchaîné, […], réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui » (Jonas, 1990:15), Jonas commet une erreur, celle qui consiste à nier l'autonomie de la technique. Si Prométhée symbolise la puissance de la Technique moderne, Jonas semble le sous-estimer. En effet, la thèse de Jonas qui prône l'autonomie de l'Homme ne semble pas avoir tiré toutes les conséquences de la « transformation de l'essence de l'agir humain ». Il faut déjà savoir jusqu'à quel point l'agir humain a été transformé et voir s'il y a encore une chance de le retrouver. Or le souci de Jonas est de fonder une éthique qui soit à la mesure de cette transformation. Il appelle à dépasser « les canons de l'éthique traditionnelles » (Jonas, 1990:22) pour une éthique adaptée à notre nouvelle condition : « Mon affirmation est que par suite de certains développements de notre pouvoir, l'essence de l'agir humain s'est transformée ; et comme l'éthique a affaire à l'agir, l'affirmation ultérieure doit être que la transformation de la nature de l'agir humain rend également nécessaire une transformation de l'éthique » (Jonas, 1990:21). Jonas n'a pas tort de proposer une éthique qui soit adaptée à la transformation de l'agir humain. En revanche, on peut lui reprocher de ne pas s'attarder sur la profondeur de cette « transformation », de ne pas se demander si sa fondation éthique pouvait encore opérer la magie.

1.1. Hans Jonas et la thèse de l'autonomie de l'homme

La fondation éthique de Jonas, adossée au postulat de la transformation de l'agir humain, suggère une éthique nouvelle adaptée à notre civilisation technologique. La thèse liminaire de son livre *Le principe responsabilité* est ainsi libellé : « La promesse de la technique moderne s'est inversée en menace » (Jonas, 1990:15). La nature de la menace fait que les éthiques

traditionnelles sont tombées en désuétude. « Nulle éthique traditionnelle ne nous instruit donc sur les normes du "bien" et du "mal" auxquelles doivent être soumises les modalités entièrement nouvelles du pouvoir et de ses créations possibles » (Jonas, 1990 :15). Pourquoi l'éthique traditionnelle est-elle désormais inopérante ?

La raison principale est que l'éthique traditionnelle est *anthropocentrique*. Aujourd'hui, on « ne peut plus s'arrêter à l'anthropocentrisme brutal qui caractérise l'éthique traditionnelle, en particulier l'éthique grecque-juive-chrétienne de l'Occident » (Jonas, 1990 :99). Nous sommes dans un contexte où les effets de la technologie de pointe semblent irréversibles aussi bien sur la nature humaine que sur la nature extrahumaine. « La technique moderne a introduit des actions d'un ordre de grandeur tellement nouveau, avec des objets tellement inédits et des conséquences tellement inédites, que le cadre de l'éthique antérieure ne peut plus les contenir » (Jonas, 1990 :30). La seule chance de survie pour l'humanité reposerait sur un principe permettant, non pas de résister (Günther Anders), mais d'anticiper la menace. Dans cette perspective, il formule à la suite de Kant un nouvel impératif catégorique.

Selon Hans Jonas, « l'impératif catégorique de Kant s'adressait à l'individu et son caractère était instantané. Il exhortait chacun d'entre nous à considérer ce qui se passerait si la *maxime* de son acte présent devenait le principe d'une législation universelle » (Jonas, 1990 :41). Ce qui, de toute évidence, soulève des objections, notamment à propos du caractère restrictif de l'action individuelle et immédiate. Peut-on ériger une décision personnelle en loi universelle ? En quoi mon choix privé peut-il fonder une loi générale ? Il dénonce, par ailleurs, le caractère abstrait d'un impératif qui fixe l'action sans considération de ses effets : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature » (Kant, 1993 :95). Contre un impératif qu'il juge dépassé ou périmé, Jonas propose « un impératif adapté au nouveau type de l'agir humain et qui s'adresse au nouveau type de sujet de l'agir […] : "Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la Permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre" ; ou pour l'exprimer négativement : "Agis de façon que les effets de ton action ne soient pas destructeurs pour la possibilité future d'une telle vie" » (Jonas, 1990 :40).

C'est ainsi que devrait s'énoncer, selon lui, le véritable impératif catégorique qui fixe à la fois le contenu et les effets d'une action visant à

perpétuer « la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre » ou « la possibilité future d'une telle vie ». Distinguant l'impératif hypothétique de l'impératif catégorique, Emmanuel Kant écrit : « Quand je conçois un impératif *hypothétique* en général, je ne sais pas d'avance ce qu'il contiendra, jusqu'à ce que la condition me soit donnée. Mais si c'est un impératif *catégorique* que je conçois, je sais aussitôt ce qu'il contient » (Kant, 1993 :94). De ce point de vue, Jonasformule de véritables impératifs catégoriques.

L'éthique de Jonas évolue vers « l'esquisse d'une éthique adaptée aux défis de la civilisation technologique, à savoir une éthique de la responsabilité, une éthique du futur, une éthique prévisionnelle des catastrophes écologiques à venir et une éthique pour la nature ». (Münster, 2010 :9). S'agissant précisément de cette éthique pour la nature, Hans Jonas se vante d'avoir opéré un véritable changement dans le champ de la réflexion éthique, passant ainsi d'une éthique traditionnelle essentiellement centrée sur l'homme à une éthique nouvelle intégrant la dimension de la nature. « Jusqu'à présent, écrit-il, tous les efforts moraux de la philosophie concernaient les relations de l'homme à l'homme. La relation de l'homme vis-à-vis de la nature n'a encore jamais fait l'objet d'une réflexion éthique. C'est désormais le cas, et il s'agit d'une nouveauté en philosophie (Jonas, 2000 :26).

Il soutient que seule l'anticipation de la menace peut donner une chance à la survie de l'humanité. Ce qui n'est possible que par une heuristique de la peur. Dans son ouvrage intitulé *L'heuristique de la peur chez Hans Jonas*, S.-C. Mboudou interroge la fondation du "tractatus technologico-ethicus" élaboré par Hans Jonas : « [Certes] Hans Jonas voudrait, à travers l'«heuristique de la peur», prévenir ou empêcher les dérives de la technoscience, afin de préserver l'humanité d'une destruction imminente.[Cependant] on est en droit de se poser la question de savoir si la peur d'un avenir terrifiant peut suffire à donner à l'agir de l'homme une assise éthique qui permette de protéger efficacement l'humanité présente et future contre le risque de l'apocalypse » (Mboudou, 2010:9).

Au moment où la fondation éthique de Jonas appelle sa propre évaluation critique, plusieurs hypothèses sont élaborées. La principale objection porte sur l'heuristique de la peur : « Un certain nombre de données historiques montrent que l'utilisation de "l'heuristique de la peur" par Jonas, pour induire une attitude responsable et promouvoir une éthique de la responsabilité répondant aux questions qui se posent à

notre époque technicisée, est purement et simplement un cercle vicieux » (Mboudou, 2010 :131). On se demande bien si la peur peut réellement influencer le comportement des individus pour les rendre responsables face au danger. Jonas n'a pas établi de manière irréfutable le rapport nécessaire entre « peur » et « responsabilité » et « on se rend compte que la peur du danger ne suscite pas toujours des comportements responsables » (Mboudou, 2010 :140). Par conséquent, « l'heuristique de la peur n'est donc pas assurée de produire les effets escomptés » (Mboudou, 2010 :135).

En outre, les difficultés de l'éthique jonassienne à s'enraciner dans l'histoire et dans la politique semblent révéler les failles d'une fondation qui pourrait s'effondrer comme un château de cartes. L'application et la réalisation de cette éthique reposaient sur les décideurs (hommes politiques, entrepreneurs, etc.). Malheureusement, « les échecs successifs des sommets sur la biosphère semblent démontrer que l'éthique de la responsabilité a des difficultés à s'enraciner dans l'histoire » (Mboudou, 2010 :144). Ce qui expose Jonas à la tentation d'une application tyrannique du Principe responsabilité.

1.2. Günther Anders et l'hypothèse de l'autonomie de la technique

Contemporain et ami de Jonas, Günther Anders connaissait fort bien les difficultés d'une fondation éthique basée essentiellement sur « l'heuristique de la peur » et la possibilité improbable d'une transformation de l'agir humain. Il développe sa thèse de l'infondabilité de l'éthique en s'appuyant sur l'hypothèse de l'autonomie de la technique moderne. Anders insiste sur le caractère utopique de toute entreprise visant à fonder une éthique pour la civilisation technologique sans déconstruire au préalable les impératifs de la technocratie. Il reproche à Jonas d'avoir tenté de fonder une éthique nouvelle, certes prometteuse, mais victime des « antinomies de l'écologie politique ».

Les antinomies de l'écologie politiques sont précisément les contradictions d'une certaine conception, notamment celle de Jonas, fondée sur l'autonomie de l'homme face à la technique. Ces contradictions se révèleront « au moment où il s'agira de réaliser politiquement l'éthique de la responsabilité » (David et Röpcke, 2004 :199). Dans un article intitulé « Günther Anders, Hans Jonas et les antinomies de l'écologie politique », ils soutiennent fermement : « En

réalité, *Le Principe responsabilité* ne contient que très peu d'éléments d'une critique de la technique moderne. En tout cas, aucun élément qui n'ait été auparavant formulé par d'autres. Jonas semble considérer que la critique de la technique moderne est achevée. On ne trouvera ainsi rien de très nouveau dans les éléments de critique de la technique […]. On peut donc dire sans exagérer que dans *Le Principe responsabilité*, Jonas se contente de reprendre à son compte la *doxa* des critiques de la technique moderne du 19e siècle à nos jours » (David et Röpcke, 2004 :198).

L'autre faiblesse théorique reconnue à Jonas est celle qui consiste à minimiser la profondeur de la transformation opérée par la technique sur l'Homme, de sous-estimer l'effet de la technique sur l'essence de l'agir humain, de croire qu'il est encore possible que les hommes retrouvent le sens de la responsabilité, en s'imposant des entraves consenties librement. « Pour Jonas, l'histoire de la technique n'a pas eu d'effet irréversible sur l'homme. Il semble que, pour lui, l'homme des sociétés industrielles soit resté identique au libre sujet kantien et qu'il soit donc le sujet à part entière de ses « actions techniques ». Mais qui est « cet homme », sujet à part entière de ses actions techniques ? » (David et Röpcke, 2004 :199). Cette conception illusoire de l'autonomie de l'homme est réfutée par Günther Anders. « Pour lui, la technique moderne prive peu à peu l'homme de sa liberté : elle commence par le déclarer obsolète tout en caressant le projet à long terme de le liquider. Elle traite l'homme non seulement comme « un simple moyen » mais carrément comme une « matière première ». La seule liberté qui reste à l'homme, chez Anders, est celle de résister à la technique qui travaille à l'évincer progressivement de la fonction de « Sujet de l'histoire » (David et Röpcke, 2004 :198).

S'il n'a pas fondé une éthique, à proprement parler, Anders pose néanmoins les bases d'une philosophie de la technique ou pour être précis une « anthropologie philosophique à l'époque de la technocratie » (Anders, 2011 :9). L'intérêt de cette anthropologie c'est qu'elle permet d'éviter les écueils des différentes fondations éthiques, aussi bien les anciennes que celles qui prétendaient à la nouveauté. Sur la possibilité d'un éventuel changement de l'homme devenu pour ainsi dire l'otage d'une technocratie toute puissante jamais égalée, Anders ne se fait pas d'illusion. Aucun changement n'est désormais possible, si ce n'est celui qui va dans le sens d'une politique technocratique. « Celui qui proclame encore aujourd'hui, […], qu'il est possible de "changer l'homme" est une figure d'hier, puisque nous avons changé et sommes, de fait, différents.

L'homme a même changé d'une façon tellement fondamentale que celui qui parle encore aujourd'hui de son "essence", […], est, lui, une figure d'avant-hier » (Anders, 2011 :9).
Rappelons que « la différence fondamentale entre les pensées d'Anders et de Jonas consiste en ceci que Jonas, avec *Le principe responsabilité,* entreprend de fonder une éthique alors qu'Anders, pour sa part, s'y refuse » (David et Röpcke, 2004 :204). On a pu comparer cette posture à une forme de pessimisme ou même de nihilisme indiquant l'impossibilité de fonder l'éthique. Même s'il ne partage pas le pessimisme de Günther Anders, Hans Jonas reconnaît tout de même que notre époque est pratiquement nihiliste. « Maintenant, écrit-il, nous frissonnons dans le dénuement d'un nihilisme dans lequel le plus grand des pouvoirs s'accouple avec le plus grand vide, la plus grande capacité avec le plus petit savoir dû à quoi bon » (Jonas, 1990 :60). C'est l'un des rares points sur lesquels ils sont d'accord.

2. L'intronisation de la technique comme Sujet de l'histoire

La technique se présente aujourd'hui comme un sujet, le véritable Sujet de l'histoire, qui a détrôné la puissance humaine : « La technique moderne prive peu à peu l'homme de sa liberté : elle commence par le déclarer obsolète tout en caressant le projet à long terme de le liquider » (David et Röpcke, 2004 :198). Même si la plupart de nos contemporains vivent dans l'aveuglement de ce changement de paradigme, il faudrait admettre l'évidence. Notre histoire actuelle n'est que l'histoire du détrônement de l'homme et de l'intronisation de la technique. « Nous sommes détrônés (ou nous nous sommes laissé détrôner) et avons mis à notre place un autre Sujet de l'histoire, non, le seul autre Sujet possible de l'histoire, la technique » (Anders, 2011 :275). Il n'ya pas une histoire de la technique s'écrivant à côté de l'Histoire ; la technique s'est installée confortablement dans le processus historique, au point de devenir le véritable Sujet de notre histoire.
L'idée selon laquelle l'histoire de la technique se confond aujourd'hui avec l'Histoire se justifie, selon Anders, par les trois grandes révolutions industrielles. Au cours de la première révolution industrielle, l'humanité pouvait se vanter d'avoir réalisé, à travers la production ou la fabrication des machines, un immense progrès. Jusqu'ici, pas de quoi s'inquiéter, puisque la machine n'a pas encore éjecté son conducteur. Le deuxième moment de la révolution industrielle semble susciter l'angoisse, parce que

les machines sont désormais capables de se « reproduire », c'est-à-dire les machines elles-mêmes peuvent fabriquer d'autres machines (autonomie partielle). C'est surtout le troisième temps de la révolution industrielle qui consacre l'autonomie totale de la technique et son nouveau statut de Sujet de l'histoire. « Ce qui est confirmé de la façon la plus effrayante par le fait que l'être ou le non-être de l'humanité dépend désormais du développement de la technique et de son application » (Anders, 2011 :275). Autrement dit, nous sommes sous la domination d'un régime technocratique qui n'est pas tant celui des hommes (technocrates) qui l'incarnent que celui de l'Appareil qui contrôle ces hommes eux-mêmes.

« Par technocratie, écrit Anders, je n'entends pas la domination des technocrates (comme si un groupe de spécialistes dominait aujourd'hui la politique), mais le fait que le monde dans lequel nous vivons et qui décide au-dessus de nous est un monde technique » (Anders, 2011 :9). Disons simplement que la technocratie c'est le régime politique dans lequel le pouvoir est exercé par la technique devenue Sujet de l'histoire. Le « monde technique » c'est le monde par lequel « l'humanité s'est donné la possibilité de produire sa propre disparition » (Anders, 2011 :19-20).

2.1. L'impératif éthique de la technocratie

Qu'il s'agisse du « système technicien » de Jacques Ellul, de la «mégamachine» de Lewis Mumford ou de l'«appareil universel» de Günther Anders, nous sommes engagés dans un processus irréversible qui consacre « le devenir-monde des machines qui est également le devenir-machine du monde » (David, 2006:183). Ce monde nouveau fonctionne selon ses propres règles, ses propres principes, ses propres impératifs catégoriques et moraux. Pour l'instant, notre survie dépend de notre capacité à nous adapter à ce « monde technique » et à ses soi-disant exigences « éthiques ». Nous pouvons également choisir, si toutefois nous avons encore ce pouvoir (la liberté de choix que croyait détenir l'homme n'est qu'une illusion), la voie de la résistance. Mais nous ne pouvons pas rester dans l'ignorance totale des impératifs technocratiques.

Dans le second tome de *L'obsolescence de l'homme*, portant *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, Gunther Anders soutient que « s'il y avait aujourd'hui un impératif catégorique, il ne concernerait pas notre rapport aux hommes, ou à la communauté ou à la société, mais notre rapport à l'état actuel ou à venir de la technique. Il

dirait :"*Agis de telle façon que la maxime de ton action puisse être celle de l'appareil dont tu es ou vas être une pièce* " Ou, négativement,"*N'agis jamais de telle façon que la maxime de ton action contredise les maximes des appareils dont tu es ou vas être une pièce*" » (Anders, 2011 :287).

Ce nouvel impératif catégorique assigne à l'homme une place insignifiante, puisqu'il apparaît comme une simple « pièce de rechange » dans un appareil beaucoup plus important : il n'est donc rien comparé au tout. L'Appareil est désormais le centre de toute notre attention : il y va de notre propre survie. En effet, tous nos efforts doivent contribuer à ce que l'Appareil continue de fonctionner et de bien fonctionner. Car tout dysfonctionnement de la méga-machine serait catastrophique. Reprenons tout ceci « dans une comparaison qui va peut-être plus près de la vérité : notre rapport à la technique n'est autre que celui du travailleur individuel vis-à-vis de "sa" machine. Tout comme ce dernier reconnaît comme contraignant le primat, l'autorité, le tempo, etc. de la machine […], tout comme il se sent obligé de "rattraper" la machine, parce que celle-ci le "précède", de même l'humanité […] se sent obligée de "rattraper" l'état atteint aujourd'hui par la technique, parce que cet état la "précède" » (Anders, 2011 :287).

Les possibilités techniques ont toutes, sans exception, une valeur obligeante : « on considère ce qui est possible comme absolument obligatoire, ce qui peut être fait comme devant absolument être fait » (Anders, 2011 :17). Se soustraire à cette exigence c'est commettre ce qu'Anders appelle un « péché technique ». Nous sommes dans un nouveau monde, un *mundus technicus* qui transforme l'essence de l'homme, devenu lui-même *homo technicus*. Cette transformation radicale introduite par l'autonomie de la technique remet en cause la thèse de la neutralité de la technique. La thèse de la neutralité de la technique était beaucoup à la mode ; elle consistait à « affirmer solennellement que l'on devrait utiliser la technique à des fins bonnes au lieu de l'utiliser à des fins mauvaises, pour des tâches constructives et non pour des tâches destructives » (Anders, 2011 :126). Cette conception assumait encore la thèse de l'autonomie de l'homme face à la technique considérée comme instrument : tout dépend de l'usage qu'on en fait. Mais « ce qu'il faut se demander aujourd'hui, c'est si nous pouvons disposer si librement de la technique. On ne peut se contenter de supposer que nous pouvons disposer effectivement de la technique. Autrement dit, on peut parfaitement penser que le danger qui nous menace ne réside pas dans

un mauvais usage de la technique, mais dans son essence même » (Anders, 2011 :126).

2.2. Technocratie et totalitarisme

Le véritable enjeu de l'autonomisation de la technique porte incontestablement sur l'instauration d'une nouvelle forme de totalitarisme. Autrement dit, le régime technocratique ne peut pas être autre chose qu'un régime totalitaire. Ce qui caractérise les régimes totalitaires, en général, c'est le principe de la domination, la confiscation des libertés individuelles, la perte de l'autonomie du sujet. Ceci est valable pour toutes ces démocraties de façade assises sur les fondements de la technocratie. « Anders n'est pas le seul penseur de l'autonomie de la technique à avoir avancé que le processus d'autonomisation de la technique tendait vers une forme de totalitarisme. On peut même dire que les philosophies de l'autonomie de la technique sont toutes des réflexions sur le totalitarisme » (David, 2006 :186).

On comprendrait mieux la tendance totalitaire qui caractérise le régime technocratique en examinant, un tant soit peu, les rapports entre les grandes puissances et les pays sous-développés. Le retard technologique accusé par ces peuples les maintient dans une situation intolérable de victimes privilégiées d'un système impitoyable. Dans un monde régi par des rapports de domination, le développement technologique apparaît pour ces peuples comme la voie de la libération. Günther Anders considère que la critique de la technique devrait plutôt s'appliquer aux « grandes puissances techniques » de ce monde : « Bien sûr, rien ne m'est plus étranger (et rien ne serait évidemment moins en mon pouvoir) que l'idée de déconseiller, par ma critique de la technique, aux peuples techniquement sous-développés et victimes du chantage qu'exercent sur eux les grandes puissances techniques en s'appuyant sur leur supériorité, de se lancer dans l'« aventure de la technique». Dans les pays sous-développés, l'attitude face à la technique doit se différencier complètement de celle que nous devons adopter, nous, dans les pays techniquement très développés. Dans les pays sous-développés, le manque de technique est un danger bien plus grand que celui de son existence. Dans ces pays, la mise en garde contre la technique, qui pour nous est déjà pertinente, doit paraître insensée » (Anders, 2011 :126).

La critique de la technique formulée par Günther Anders s'adresse principalement aux « grandes puissances techniques » ; elle ne concerne pas directement les zones techniquement arriérées. En effet, « il serait

insensé de soupçonner la technique en tant que telle en présence d'un Indien affamé dont le pays pourrait être sauvé par la production en série de tracteurs » (Anders, 2011 :127). Son appel à résister à l'invasion technologique et technocratique concerne principalement « les habitants des différentes régions fortement favorisées [qui] se doivent d'adopter une attitude totalement différente face à la technique » (Anders, 2011 :127).

Conclusion

La philosophie de la technique développée par Günther Anders est précisément une « anthropologie philosophique à l'époque de la technocratie » (Anders, 2011 :9) qui s'appuie sur le postulat de l'autonomie de la technique devenue le véritable *Sujet de l'histoire*. En effet, « dans l'état actuel du monde dit "technique", le procès de l'histoire continue, mais c'est la technique, à côté de laquelle nous ne sommes plus désormais que des êtres "co-historiques", qui en est devenue le Sujet » (Anders, 2011 :9). Nous sommes engagés dans une nouvelle phase de l'histoire de l'humanité qui consacre les valeurs ou plutôt les anti-valeurs d'une éthique technocratique en train de faire basculer nos espérances et nos certitudes, en imposant ses propres « impératifs » et en proclamant l'obsolescence de l'homme. L'analyse de Günther Anders remet au goût du jour une question qui semble avoir été traitée par Hans Jonas d'une façon superficielle. Soucieux de fonder son éthique sur le principe d'une responsabilité de l'Homme face à la menace technologique, Jonas s'est convaincu qu'il était encore possible de retrouver l'essence « d'un homme autonome, capable de se fixer "librement des entraves" et croyant donc toujours aux chances de réussite d'un projet de réforme éthique et politique » (David et Röpcke, 2004 :200). Assumant pour sa part la thèse de l'autonomie de la technique, Anders développe une anthropologie philosophique montrant « l'image d'un homme qui perd peu à peu sa liberté au profit de la technique et n'a d'autre issue, en désespoir d'autre cause, que de lui résister » (David et Röpcke, 2004 :200).

Même s'il n'a pas pu ou n'a pas voulu fonder une éthique, Günther Anders a le mérite d'avoir exposé la situation réelle du monde dominé par le régime de la technocratie. En assumant le fait accompli d'une technicisation du monde devenue irréversible, Anders nous permet d'envisager, avec un réalisme parfois déconcertant, ce qu'il est possible de faire pour survivre dans un monde où les sujets humains ne sont plus

que des sujets apocalyptiques, des êtres en sursis. En attendant l'issue finale d'un combat perdu d'avance, nous devons continuer à vivre même dans des conditions devenues inhumaines. La seule alternative qui reste à l'humanité n'est-elle pas de se donner une raison de vivre ? Cette raison de vivre peut-être trouvée dans une éthique de la résistance, une éthique qui nous révélera notre véritable nature, celle de ne pas céder au désespoir. Le destin de l'homme est de résister à l'invasion d'une technocratie qui a pris la forme d'un régime autocratique, autoritaire et totalitaire. C'est en ce sens que Günther Anders appelle à résister contre le mal incarné par le régime de la technocratie. En effet, « le mal est devenu universel avec la technicisation du monde » (David et Röpcke, 2007 :86).

Références bibliographiques

Anders Günther (2001), *L'Obsolescence de l'homme, tome1. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, trad. Christophe David, Paris, Éditions Ivrea.

Anders Günther (2011), *L'Obsolescence de l'homme, tome2. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle,* trad. Christophe David, Paris, Éditions Fario.

David Christophe et Röpcke Dirk (2004), « Günther Anders, Hans Jonas et les antinomies de l'écologie politique » in *Revue Ecologie et politique*, pp. 193-213, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

David Christophe (2006), « Günther Anders et la question de l'autonomie de la technique » in Revue Ecologie et politique, pp.179-196, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

Ellul Jacques (1990), *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica.

Jonas Hans (1990), *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique,* trad. Jean Greisch, Les Éditions du Cerf.

Jonas Hans (2000), *Une éthique pour la nature*, trad. S. Courtine-Denamy, Paris, Desclée de Brouwer.

Jonas Hans (2005), *Souvenirs,* trad. Sabine Cornille et Philippe Ivernel, Paris, Éditions Payot & Rivages.

Kant Emmanuel (1993), *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Victor Delbos, Paris, Librairie Générale Française.

Mboudou Serge-Christian (2010), *L'heuristique de la peur chez Hans Jonas. Pour une éthique de la responsabilité à l'âge de la technoscience,* Paris, L'Harmattan.
Münster Arno (2010), *Principe responsabilité ou principe espérance ? Hans Jonas, Ernst Bloch, Günther Anders,* Paris, Éditions Le Bord de L'eau.